"Ce que j'ai cru comprendre" [Kriegel, Annie]

Autor(en): **Maurer, Pierre**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **138 (1993)**

Heft 1

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Annie Kriegel: «Ce que j'ai cru comprendre»

Histoire de vie à la manière des anthropologues, journal intime, traité d'histoire contemporaine, essai d'auto-analyse, ouvrage de sociologie de la connaissance: l'énorme autobiographie (plus de 800 pages) qu'Annie Kriegel vient de publier relève un peu de tout cela à la fois[1]. Mais c'est avant tout un témoignage exceptionnel d'une des historienne française les plus marquante, prolifique et remarquable de sa génération, mais aussi des plus controversée, car, contrairemement à la myriade d'intellectuels qui ont allègrement fait ce passage, presque en catimini, son itinéraire politique personnel, du communisme stalinien au lendemain de la guerre à une droite très marquée – ce qui lui a valu le qualificatif absurde de «stalinienne de droite» –, lui a été constamment reproché. Comme elle le dit: «Il est vrai que ce traitement spécial, je l'ai bien cherché dès lors que je n'ai pas pris la précaution de me réfugier sous l'aile salvatrice de l'intelligentsia de gauche en continuant à mouliner une soft-idéologie radicale-marxisante. De toute nécessité, je devais rester maculée et déshonorée par mon stalinisme passé, suspecte de cultiver, c'était certain, une manière stalinienne de combattre le stalinisme puisque je n'avais pas couru me plonger dans les eaux savonneuses et lubrifiantes de la gauche bien-pensante: j'avais à la place rallié – à droite! – les parages d'un libéralisme aronien auquel n'avait pas alors, il s'en fallait de beaucoup, été reconnu le crédit miraculeux que la gauche lui a accordé seulement dans la seconde moitié des années 1980.»

Un peu comme Edgar Morin dans un petit ouvrage fort intéressant qui s'appelait *Autocritique* (Juillard, 1959), Annie Kriegel a donc voulu, une fois pour toutes, s'expliquer sur ce revirement, puisque l'épisode communiste, qui n'a duré que quelques années dans son cursus, occupe les trois quarts du livre sinon plus, alors que les écrits sur Israël ou sa période de chroniques au *Figaro* sont à peine évoqués.

La résistante

Après une enfance sans histoire en Alsace, dans un milieu modeste dans lequel «on respirait des valeurs fortes», sa condition de juive oblige sa famille établie à Paris à trouver des parades pour survivre aux terribles années de l'occupation.

Elle connaît les privations, le marché noir, les raffles de juifs (son père a failli plusieurs fois être arrêté), les lois scélérates du gouvernement de Vichy interdisant l'accès des juifs à toute fonction publique. C'est dans ce climat que s'est fait sa rencontre avec le communisme, la clandestinité et ses règles. Si Annie Kriegel est «tombée» dans la Résistance, selon ses propres paroles, c'est que les JC/MOI (Jeunesse communiste/main-d'œuvre immigrée), où la jeune Annie a été intégrée au groupe «de langue juive», alors même qu'elle n'a jamais parlé un mot de jidich, constituait la seule possibilité qui s'offrait à elle, car la résistance gaulliste avait une finalité surtout militaire, était essentiellement masculine et n'aurait jamais accepté dans ses rangs une gamine de seize ans, d'apparence si frêle. «Je n'étais pas venu au communisme par le mar-xisme, ni par une quelconque démarche intellectuelle. Pour l'essentiel, et jusqu'au cœur de mes années staliniennes, j'y étais venue par des raisons qui tenaient avant tout à la conjoncture historique et politique.»

[1] Ce que j'ai cru comprendre. *Paris, Laffont, 1992.*

Au lendemain de la guerre, elle s'inscrit à l'Ecole normale supérieure de Sèvres et fréquente le monde intellectuel parisien de l'époque, suit les cours du sociologue communiste Georges Friedmann, de l'historien Emmanuel Le Roy Ladurie, trouve un petit job de secrétaire chez le père de la «nouvelle histoire», Ferdinand Braudel. Elle joue un rôle important dans le mouvement syndical étudiant, fondant avec quelques amis *Clarté*, organe des étudiants communistes dont l'ambition était de «permettre aux communistes de s'emparer, par un noyautage systématique, des leviers de commande au Quartier latin.»

La militante

Son talent et ses qualités de militante lui permettront rapidement de progresser dans l'appareil du parti et d'aquérir des responsabilités croissantes. Ce sont les années les plus tendues de la guerre froide et, en tant qu'intellectuelle communiste, elle défend toutes les positions soviétiques, de la lutte anti-titiste au combat anti-colonial.

Cela dit, Annie Kriegel essaye de montrer qu'en réalité, même dans les pires périodes, elle a toujours montré une certaine distance par rapport aux points de vue extrêmes qui prévalaient à la tête d'un PCF totalement stalinisé, sur la base de témoignages ou d'écrits personnels de l'époque. Tout ceci est bien compréhensible et corrobore la volonté de l'historienne d'aller au fond des choses, même si cette autojustification peut parfois aggacer le lecteur. Ainsi par exemple, le fait qu'elle tente d'expliquer la justesse de sa condamnation de Rajk en Hongrie, faisant un invraisemblable distinguo entre «le vrai» et le «vraisemblable» pour justifier qu'elle n'ait pas suivi l'exhortation de François Fejtö qui, depuis lors, est devenu le meilleur ami des Kriegel. A l'époque, il essayait de sensibiliser les intellectuels français à l'injustice et au traitement scandaleux qui était réservé à Rajk. Cela ne peut que laisser songueur, même si Annie Kriegel fait appel aux travaux de Miklos Molnar qui font autorité en la matière et qui reconnaît que «les pièces à conviction manquent. De nombreux points demeurent obscurs, confus, contradictoires.»

L'historienne du communisme

Si l'entrée d'Annie Kriegel sur la scène communiste est clairement datée, son départ s'est fait lui, de manière plus diffuse, progressivement, à partir d'un événement qui a profondément ébranlé les communistes du monde entier: la visite de Khrouchtchev à Tito à Belgrade, en mai 1955, dans le climat de dégel que la déstalinisation avait produit. «Une nuit entière nous en avons discuté avec Arthur (le deuxième mari d'Annie, dont elle porte aujourd'hui le nom, après un premier mariage avec Guy Besse en 1947). Ce n'est pas que l'événement appelât de notre part critique ou approbation, c'est que, tel qu'en lui même, il obligeait à réviser l'organisation logique et la perception de la politique, de la stratégie et de la théorie communiste depuis 1948.»

Les amarres avec le communisme ayant été larguées, Annie Kriegel se lance dans une vaste réflexion sur le communisme, français d'abord, avec la défense d'une thèse d'Etat en 1964 à la Sorbonne sur *Les origines du communisme français* (parue chez Mouton, 1964, 2 vol.) et la publication de nombreux ouvrages tels que *1920. Le Congrès de Tours. Naissance du PCF* (Juillard 1964), *1914. La guerre et le mouvement ouvrier français* (Colin, 1964), *Les communistes français. Essai d'ethnologie politique* (Seuil, 1968), *La grève des cheminots. 1920* (Colin, 1988).

Parallèlement, elle élargit ses réflexions au phénomène communiste en tant que système planétaire, montrant en particulier qu'aucun parti communiste n'est réformable, avec des livres comme *Les internationales ouvrières* (PUF, 1964), *Le pain et les roses. Jalons pour une histoire des socialismes* (PUF, 1968), *Les grands procès dans les systèmes communistes. La pédagogie infernale* (Gallimard, 1972), *Un autre communisme? Compromis his-*

torique, eurocommunisme, union de la gauche (Hachette, 1977), *Le système communiste mondial* (PUF, 1984).

Suivent plusieurs ouvrages qui concernent le judaïsme contemporain, comme *Les Juifs et le monde moderne* (Seuil, 1977), *Israël est-il coupable* (Laffont, 1982), *Réflexion sur les questions juives* (Hachette, 1984).

L'intérêt de cette autobiographie ne réside pas seulement dans la narration de la manière dont cette œuvre considérable s'est élaborée et dont l'histoire récente a largement démontré la pertinence, mais aussi dans les descriptions des influences subies et des personnages, connus ou moins connus, qu'elle a croisés à un moment ou à un autre, et qui sont dépeints parfois en quelques lignes de manière particulièrement truculente: Roger Garaudy, François Furet, Gérard Destanne de Bernis, Marcuse, Henri Lefebvre, Branko Lazitch, Gurvitch, Raymond Aron, Jacques Vergès, etc. On ne peut en citer que quelques-uns, tellement ils sont nombreux. L'index des noms cités occupe 41 pages!

Ecrit avec beaucoup de sensibilité et de finesse, dévoilant chez l'auteur une «culture de gauche exceptionnelle» – selon l'expression consacrée – cet ouvrage est bien, comme l'indique le texte figurant au dos de la couverture, un témoignage privillégié sur notre siècle et ses deux catastrophes fondamentales que furent l'Holocauste et le communisme, et dont nous sommes les héritiers.

Pierre Maurer